

IL 200054

1L 200054

69.587

EXCURSIONS NOUVELLES  
DANS LES  
PYRÉNÉES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES

UN MOIS D'EXCURSION  
DANS LES  
PYRÉNÉES ESPAGNOLES

II. — CATALOGNE

PAR

LE COMTE DE SAINT-SAUD

MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS  
ET DE LA SOCIÉTÉ CATALANE D'EXCURSIONS

Extrait du Bulletin de la Section S.-O. du Club Alpin Français.  
Janvier. — 1887



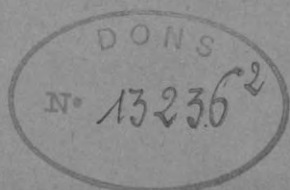
LEGS  
Auguste DEUTAILS  
1859-1926

BORDEAUX

IMPRIMERIE GAGNEBIN ET LACRAMBE

72, Rue du Pas-Saint-Georges, 72

1887



25

EXCURSIONS NOUVELLES  
DANS LES  
PYRÉNÉES FRANÇAISES ET ESPAGNOLES

---

UN MOIS D'EXCURSION  
DANS LES  
**PYRÉNÉES ESPAGNOLES**

**II. — CATALOGNE**

PAR  
LE COMTE DE SAINT-SAUD  
MEMBRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS  
ET DE LA SOCIÉTÉ CATALANE D'EXCURSIONS

---

Extrait du Bulletin de la Section S.-O. du Club Alpin Français.  
Janvier. — 1887



**BORDEAUX**  
IMPRIMERIE GAGNEBIN ET LACRAMBE  
72, Rue du Pas-Saint-Georges, 72

---

1887



# UN MOIS D'EXCURSIONS

Dans les Pyrénées Espagnoles

---

## II. CATALOGNE<sup>(1)</sup>

---

### V. — Haute-Ribagorze.

1<sup>er</sup> Juin 1885. — *Sant Gervas et Montiberry*. — Le premier jour du mois j'entre en Catalogne, en traversant, en bas du petit village de Sopeira, le riu Noguera Ribagorzana (730 mètres) qui sépare l'Aragon de la Catalogne. Il y avait quinze jours déjà que je parcourais les sierras aragonaises.

Depuis 1881, je me suis exclusivement consacré à l'étude des montagnes du Haut-Aragon, à part une pointe en Navarre en 1882, et deux ascensions exécutées dans la province de Lérida en 1883. Dans huit tournées j'ai parcouru le nord de la province de Huesca en tous sens. Seules les vallées de Vénasque, de Gistain et deux ou trois autres moins importantes, me sont inconnues. Mes excursions auront désormais pour but la vsiite de la

---

(1) La première partie de ce récit d'excursion concerne l'Aragon, et a paru dans l'Annuaire du Club Alpin de 1885.

Catalogne pyrénéenne. Notre savant collègue, le colonel Coello, de Madrid, facilitera la tâche, car ses tracés manuscrits de la province de Lérida, qu'il met gracieusement à notre disposition, offrent un grand nombre de points exacts.

Le réseau géodésique de l'Institut géographique d'Espagne, présidé par notre éminent collègue, le général Ibañez (à qui je suis heureux d'adresser ici tous mes remerciements, pour les documents qu'il a bien voulu me donner) comprend quelques rares points situés sur le versant méridional des Pyrénées. MM. Schrader et Wallon, ainsi que votre serviteur, dans leurs travaux de triangulations, ont été bien heureux de s'en servir pour rattacher leurs coordonnées.

L'un de ces points, le *Sant Gervas*, est auprès de Sopeira. J'y étais monté d'Adons en 1879 (1). J'y reviens encore cette fois-ci, muni d'instruments plus précis ; je l'aborde directement par des sentiers escarpés, qui me font passer d'abord au col de Binyet (1,170 mèr.), tout à côté d'un *pueblo de pesca* (village d'extrême misère) comme on dit en Aragon, le hameau de Llastarry, planté sur une crête au milieu de rochers avec lesquels il se confond. Mais cette année je fais ma station sur le point culminant de la montagne, à la *penya de S. Gervas* (1882 mèr.), au lieu de descendre plus à l'est sur la pointe rocheuse moins élevée appelée *Bedula de Adons* (1839 mèr.), où, je ne sais pour quelle raison, les ingénieurs espagnols ont construit une tour, signal géodésique. Une petite demi-heure sépare les deux cimes, et je ne devine pas le motif qui a fait choisir la moins élevée.

Je suis forcé d'y rester longtemps, plus de quatre heures ! Les nuages m'enveloppent ou s'entr'ouvrent tour à tour, et l'horizon s'éclaircit seulement vers la fin de ma halte. Je descends aussi rapidement que possible, ne m'arrêtant, pour

---

(1) V. Bulletin de la Société Ramond, 1880, p. 5 et suiv.



achever nos provisions, qu'à l'ermitage de S. Roch (1,475 mè.). Je tiens à faire l'ascension de la montagne de *Montiberry*, avant d'aller coucher à Viú-de-Llebata.

Il est 5 heures quand nous atteignons la cime orientale de cette sierra (1,768 mè.) ; les arbustes gênent beaucoup la vue, mais je puis prendre quelques clichés sur une importante chaîne de montagnes qui est au nord. Depuis deux ans je voyais cette sierra de partout, mais on en ignorait absolument la contexture et l'altitude. M. Schrader avait bien visé par là un point qu'il avait nommé *pica de Manyanet*, mais je ne savais où retrouver cette cime, pas plus que le village de Manyanet, l'esquisse de Coello était inexacte sinon muette sur cette contrée. A partir de demain cette sierra sera l'objet de mes études, et je la trouverai si intéressante que j'y reviendrai deux mois plus tard.

2 et 3 Juin. — *Ascension du pic de Llena*. — N'Andreu Morsol, le maire de Sopeira, qui me sert de guide, nous a conduits, hier soir, à Viú-de-Llebata (1,260 mè.) chez sa belle-sœur. La maison a peu d'apparence, mais j'y ai trouvé beaucoup d'affabilité et un matelas sans habitants posé sur le sol. J'y dormis si bien, car j'étais fatigué de ma double ascension au S. Gervas et au Montiberry, que je me levai assez tard pour prendre le chemin du village de Manyanet ; la journée du reste ne devra pas être bien pénible. Nous nous écartons un peu de la route, pour aller dresser le trépied au Tossal de *Monebuy* ou *Montbuy* (1,533 mè.), large croupe mamelonnée, où paissaient de nombreux troupeaux de moutons, et qui sépare les deux arroyos del convent del Pont-de-Suert et Tollon. Ce point est au partage des eaux des deux Nogueras. Je pus y étudier la région assez basse comprise entre le S. Gervas, Camporal et la sierra dite de Manyanet ou de Llabata.

Je m'approche ensuite du pied de cette chaîne, et laissant Sentis et Senes à ma droite, j'entre dans une étroite et

profonde vallée où court, en bondissant de rochers en rochers, le torrent du Tollon. Le sentier fort étroit suivait la montagne à mi-hauteur, et nul autre bruit que celui des eaux jaillissant de tous côtés ne se faisait entendre.

Nous voici à Manyanet (1,540 mè.), ce n'est qu'une *aldea* (paroisse mais non commune). Ne sachant alors, faute d'alcade à qui m'adresser en arrivant, je vais frapper au presbytère. Un jeune prêtre me reçoit et me montrant la cure presque vide, me conduit à la maison Cassal où lui-même est logé, car rarement les prêtres habitent le presbytère s'ils ne sont curés en titre des paroisses. Nous reçûmes dans cette maison, pendant un jour et demi, une bonne et franche hospitalité, qui nous fit passer sur la saleté et la pénurie des vivres. Le patron, En Ramon Quintana, est un paysan intelligent, instruit même, parlant assez bien castillan, mais que les autres habitants du village sont donc des gens arriérés ! Le bon curé me fit partager son lit, sinon j'aurais dû coucher à terre, livré à des myriades de puces.

La neige avait persisté sur les hautes cimes, malgré les fortes chaleurs des jours passés. Ramon m'ayant déclaré qu'il serait difficile, dangereux même à cause des avalanches, de tenter l'ascension de la plus haute pointe de la sierra de Manyanet ou Llabata, je renonçai à mon grand regret à ascendre le pic de *Serbi* (2760 mè.), appelé aussi parfois *puig de Manyanet*, et par les gens des plateaux ou de la Conca de Tremp : *Ayguà-blanca* (eau-blanche), à cause d'une plaque de neige qu'il conserve tout l'été. Je dus me contenter de l'ascension au pic de Llena, qui fait face à l'est à celui de Serbi, sur l'autre rive du Tollon.

L'ascension fut très pénible, il fallut s'élever de 1,300 mètres, car le torrent n'est qu'à l'altitude de 1,350 mètres, en bas de Manyanet bâti sur le flanc de la montagne de rive droite. Nous dûmes descendre au moulin pour atteindre ensuite la crête de Peguera, et le passage du *Tossalet de la Soltadera*. Plus loin, au *pilaret del Pouhet* (2,305 mè.),



nous arrivions à la neige dans laquelle nous nous enfoncions jusqu'aux genoux, ce qui rendait la marche très pénible. En suivant toujours la crête, nous mimes pied à midi sur le *pich de Llana* (2,693 mè.), Ramon Quintana était bien essoufflé !

Quelle vue merveilleuse ! Malheureusement quelques nuages épais couvraient plusieurs cimes, ainsi la Maladetta, le Monseny et le Serbi ne voulurent pas se découvrir. Alors que la partie nord, du Malhibierne aux Encantados, était plongée dans une sorte d'obscurité qui empêchait les neiges d'étinceler, celle du sud, jusqu'aux Monsech, apparaissait éclairée par un ardent soleil à travers une atmosphère vaporeuse, qui ajoutait encore à la beauté du spectacle. Au nord, c'était la Laponie, l'hiver, avec ses glaces, son ciel gris ; au sud, c'était l'Algérie, l'été, avec ses montagnes dénudées, ses ravins déjà sans eau, sa blanche lumière solaire, sans transition de l'une à l'autre. Il est vrai qu'entre deux sommités très proches, le Serbi et le S. Gervas, il y a une brusque différence d'altitude de près de 1,000 mè. Les grandes Pyrénées finissent avec la cordillère de Manyanet.

Je vois à mes pieds, au nord, un cirque appelé *Llabata*, le Tollon y prend naissance avant de tomber, par une chute rapide sur le ressaut qui unit le Serbi à Llana, dans le haut de l'encaissement de l'étroite gorge de Manyanet. Les importantes cimes de Ginebrell (2,759 mè.), Tartarroys Filia, entourent ce cirque. Auprès de moi, à l'est, le chaînon se continue par la sierra de Castellnou, dominée par le tossal de la Coste.

Je revins coucher à Manyanet.

4 et 5 Juin. — *De Manyanet à Vilaller et Viella.* — Je dois me lever dès l'aurore, voulant avoir la messe avant de partir, j'accompagne le digne curé à un petit hameau assez proche, appelé Mesull (1,410 mè.), puis revenu à Manyanet,

je fais mes paquets, serre la main de mes aimables catalans, et en route pour Vilaller !

A partir du col de Sas ou de Sant Quiry (1,515 mè.), qui sépare les vallons de Senes et de Sas, l'itinéraire, que jeève à la boussole, complétera ou modifiera celui, qu'il y a trois ans, M. Hansen fit dans cette région pour M. Schrader en se rendant de Rialp à Pont-de-Suert. En effet, je descends à Sas (1,380 mè.), pour remonter au col de Peranera (1,485 mè.), puis descendre au village de ce nom (1,335 mè.), grimper au col de Erill-Castell (1,545 mè.), passer à Esperan (1,480 mè., m'arrêter sur un relèvement rocheux (1,595 mè.), au nord de Gotarta, où je fais un bon *tour d'horizon* avec l'éclimètre et l'alidade, enfin traverser Irgó (1,410 mè.), puis le Noguera-de-Tor (955 mè.), pour m'arrêter à Llesp (1,017 mè.). J'avais longé la base méridionale de la partie occidentale de la sierra dite de Manyanet ou contreforts des pics de Serbi, del Port-de-Erta et Corrunco-de-Durro.

Pendant, qu'au débit de tabac de Llesp, on nous prépare une omelette, je vois passer la procession de la Fête-Dieu : une croix en tête, pas de bannières ni d'enfants de chœur, ni dais abritant le Saint-Sacrement, peu de tentures devant les maisons ; en revanche, le son assourdissant de quatre cloches. Les fidèles tenaient à la main un modeste rat-de-cave allumé. Quelle différence avec la façon solennelle et curieuse dont on célèbre la procession du *Corpus* dans quelques villages d'Aragon, à Torla notamment.

Passant au col de Serrerès (1,365 mè.), j'arrive assez vite à Vilaller (986 mè.), bourg d'une certaine importance, bâti dans un bassin fertile, qu'arrose le riu Noguera Ribagorzana appelée ici *de Barrabes*. A la casa del Doctor, située sur la place, on me reçoit comme par grâce et à la condition que je parte le jour suivant, les logements étant retenus pour la foire du lendemain. Peu d'amabilité et prix élevés dans ce logis. Je me procure très difficilement, un

homme et un cheval pour me rendre dans la vallée d'Aran. Un muletier commença par me demander 30 francs; je me récriai. Enfin pour 12 fr. 50 c. j'eus un guide et sa bête pour porter mes paquets, et moi-même jusqu'à l'Hospital. Je dus faire le reste du chemin à pied.

Le 5 Juin, à 3 heures et demie du matin, je dis adieu à cet excellent Gregorio (1), qui, pour rentrer chez lui, fera en deux jours trois journées de marche (le premier soir il coucha à Banaston, le second à Torla), et chacun de son côté se met en route. Tout le long du chemin, je rencontre des montagnards aranais se rendant à Vilaller pour la foire. C'est grâce à cette foire que je puis revenir en France par le port de Viella, car on a dû ouvrir un chemin dans la neige pour rendre le sentier praticable.

La route de Vilaller à l'Hospice de Viella est extrêmement pittoresque, de grandes montagnes boisées, encore zébrées de neige, de nombreuses cascates, une verdure printanière donnent à cette haute vallée, une saveur alpestre particulière. Avant d'arriver à Senet, la gorge se resserre, et le torrent tombe d'une hauteur de 25 mètres, formant une superbe chute.

A 9 heures, nous sommes à l'*Hospital de Viella* (1,625 mèt.). Depuis un petit pilier, près du pont de la riva de Salencas (1,430 mèt.), le territoire appartient à la vallée d'Aran; voilà pourquoi l'hospice porte le nom aranais de Viella, et est tenu par des gens de cette petite ville, quoiqu'il soit situé sur le versant méditerranéen des Pyrénées. On m'y prépare un succulent déjeuner, pendant que, pour la dernière fois de cette tournée, je danse une *jota*, jouée par des aranais qui s'en vont se louer comme faucheurs dans la plaine de l'Urgel, près de Lérida.

---

(1) Grégorio Pascual, maire de Torla, m'accompagnait cette année-ci, comme les années précédentes avec son mulet. Depuis 18 jours ce brave garçon était avec moi, il était venu me prendre à Jaca le 17 mai.

Je prends aussi une photographie de ce site sauvage et merveilleux « qui malgré le peu de confort et de nourriture » qu'on y trouvait de mon temps, m'écrivait mon excellent » collègue le comte Russell à qui j'avais envoyé une épreuve, » a toujours été pour moi un des endroits les plus charmants » des Pyrénées ; on y respire la poésie des quatre points » cardinaux. » Le site est toujours grandiose, la vue, de toute beauté sur les montagnes de Salencas et Mullers qui se soudent à la Maladetta, formant un vrai cirque ; mais l'hospice s'est modifié, heureusement. On y trouve une table abondamment servie, des lits propres, et je ne saurais trop recommander cette maison, pour servir de centre à d'importantes ascensions. Elle est parfaitement placée, entre les Monts-Maudits et ceux si peu connus des Montartos.

En traversant, quelques heures plus tard, le *port de Viella* (2,425 mètr.) un panorama splendide se déroule devant moi. La vue sur la région du pic d'Aneto, couvert maintenant d'un immense et immaculé manteau blanc, puis sur la vallée d'Aran, est grandiose. Mais je ne m'attarde pas sur ces champs glacés où la route n'est indiquée que par des poteaux ou des *pilarets*, qui surgissent de la neige. Mon vieux bonhomme et sa cavale ont peine à s'en sortir, je file loin devant eux et les attends au bas du port en admirant encore une fois la crête de partage des eaux, bien plus belle au printemps qu'en été.

Voici Viella (975 mètr.), c'est presque la France. Il y vient tant de visiteurs que l'Hôtel de France (chez Pau) est presque à la hauteur d'un hôtel de nos sous-préfectures.

Le 6 au matin, une patache bien espagnole dans son ensemble, m'amenait à Fos, premier village français d'où une voiture me conduisit prendre le train à Marignac par la jolie route de Saint-Béat. Je rentrai la nuit suivante chez moi ; c'était un samedi matin, j'avais quitté mon *home* un samedi matin, et il y avait trois semaines. On trouva que

pendant ce laps de temps le soleil et le grand air de la montagne avaient bien bronzé mon visage.

\*  
\* \*

20 Juillet. — *de Sentein à Salardu.* — Comme je le disais plus haut, mes dernières excursions dans les montagnes de Manyanet m'avaient inspiré le vif désir de revenir étudier cette contrée si intéressante. Mon savant collègue et ami, Schrader, satisfait sans doute des données nouvelles que je lui avais fournies sur cette région, me proposa d'y revenir avec lui. J'acceptai volontiers, et voilà comme, le matin d'un dimanche de Juillet, je le rejoignis à la gare de Toulouse. Le train, qui emportait, pour les premières stations, des pêcheurs à la ligne (je n'eusse jamais cru le Toulousain si ami de l'hameçon), nous déposa promptement à Saint-Girons, petite ville, jolie comme toutes celles des Pyrénées françaises. Une voiture nous mena déjeuner à Castillon. Mais, avant de continuer, présentons au lecteur deux aimables compagnons de voyage, jeunes géographes de la maison Hachette, MM. Huot et Chesneau qui vont connaître pratiquement la montagne, après l'avoir étudiée théoriquement sous la direction de M. Schrader, dont ils sont les élèves. Ils se sont tirés de leur tournée en vaillants alpinistes, et cependant bien des choses eussent pu les décourager.

Nous soupions dans une bonne auberge-café, à Sentein, charmant village ariégeois, dont l'église et les tours qui l'avoisinent ont attiré de tout temps l'attention des archéologues. Mes compagnons, au grand ébahissement de la population, s'installent pour les dessiner au milieu de la rue, la jeunesse muette et respectueuse suit avec une attention soutenue tous les mouvements du crayon. J'examine de mon côté le costume voyant des jeunes filles ; elles ont une jupe rayée et un tablier à couleurs vives ; une sorte de bonnet

en dentelle, entouré d'un cercle doré, rehausse leur visage arrondi.

Nous nous levons, le 20 juillet, dès l'aurore, le temps est superbe et à 5 heures nous partons pour l'Espagne sous la conduite des guides P. Gommés et F. Ané, bonnes gens au fond, péchant un peu par la forme. Après quelques retards causés par des oublis à l'auberge de Sentein, nous passons à l'usine d'Eylie (960 mèr.) où l'on exploite le plomb argentifère d'une riche mine située près de la frontière. Elle est momentanément abandonnée par suite d'une faillite ou d'un procès, je ne sais au juste. Il est 7 heures; au début de la montée au port d'Uret il y a un bon chemin muletier, nul incident à noter, sauf la chute du mulet qui porte nos instruments à la traversée d'un torrent. On perd du temps à le relever, on en perd encore au pla d'Uret (1995 mèr.) à la cabane de ce nom, car l'un de nous, n'ayant pas l'habitude des ascensions, paye son tribut au *mal des montagnes*.

On déjeune alors longuement, et on repart de nouveau pour ascendre le port, lentement, car là l'escarpement est raide. Les deux bergers ariégeois de la cabane nous accompagnent. Je remarque les culottes courtes du plus âgé; j'avais cru cependant ce costume abandonné depuis longtemps par les montagnards français. Deux ânes suivent leurs maîtres; l'un porte le touriste fatigué, l'autre porte... au fait, que portait-il? Rien du tout probablement: mais, à mi-port, le chemin devient si mauvais qu'il faut laisser là la cavalerie, elle ne peut traverser les plaques de neige. Les guides doivent alors se charger des bagages, ils se plaignent sourdement, quoique nous prenions quelques paquets sur nos épaules.

Enfin, à 2 heures, nous franchissons le port d'Uret (2547 mèr.). Nous entrons en Espagne, un cri d'admiration s'échappe de nos poitrines, les neiges des montagnes de Sabaredo et de Colomès étincellent sous un ardent soleil; je



constate que le blanc manteau a peu diminué d'étendue depuis un mois et demi, il n'en donne qu'un aspect plus grandiose aux sierras. Puis cela ne nous promet-il pas des torrents et des fontaines abondantes ?

L'heure tardive nous empêche de monter, comme M. Schrader l'avait projeté, sur une pointe voisine du port. Nous dévalons au contraire rapidement vers le lac de Montolieu (2400 mètr.) qui étend mélancoliquement à nos pieds, ses eaux bleues comme le firmament qu'elles reflètent. Nous y faisons un léger repas.

La descente le long du rio Inyola est d'une rare monotonie. M. Huot me fait observer que le sentier est bien mauvais, je lui réponds qu'il en verra bien d'autres, car nous sommes en Aran, ce qui n'est pas tout à fait l'Espagne.

Nous traversons le village de Bazergues d'autant plus rapidement que nous ne tenions nullement à exciter, par notre attirail, les regards d'une population, bienveillante cependant, qui célèbre aujourd'hui même la fête locale du *poble*. Nous espérons esquiver l'œil vigilant du douanier. Erreur ! deux carabiniers essoufflés nous rejoignent à quelque cent mètres du village. Je réponds à leur demande : si nous n'avons rien de *particular* en leur expliquant brièvement le but de notre voyage. Ils se montrent satisfaits, et jugent inutile de lire nos papiers.

A 8 heures, nous arrivons à Salardu (1268 mètr.) et allons à la casa Espa, (1) chez le *legendre* de M. Roste. Malgré la fatigue de notre longue étape, il faut nous occuper de chercher des guides pour le lendemain, de diviser les paquets sans parler d'achats de timbres-poste, d'espadrilles, etc. A la fin d'un excellent souper M. Schrader tire à pile ou face

---

(1) Ayant perdu mon carnet de voyage, comme on le verra plus loin, les noms de maisons et de montagnards sont donnés de mémoire. Je n'en garantis pas l'exactitude : M. Huot a bien voulu me communiquer ses notes, mais tout n'y était pas inscrit.

pour savoir lequel de ses deux élèves m'accompagnera les jours suivants. Le sort désigne M. Huot.

Je puis l'avouer aujourd'hui, ce n'était pas sans une certaine appréhension que je m'aventurais avec un jeune homme nullement habitué à la montagne, (et surtout à la montagne espagnole), que je ne connaissais pas la veille et qui m'était moralement confié, dans une région d'un accès difficile, habitée par une population qui a le caractère, disons-le franchement, bien moins agréable et facile que celle d'Aragon, et dont la langue m'était presque inconnue. Mes craintes étaient vaines, M. Huot se comporta vaillamment ; comme un vieil habitué des montagnes, il sut prendre bravement son parti de petits contretemps qui ne nous furent point épargnés, et je dois le remercier d'avoir diminué les fatigues de l'excursion par sa conversation instruite et sa bonne amitié. Je n'ai qu'un désir, c'est qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, nous ayons accompli ensemble une seconde exploration dans les sierras catalanes.

21 Juillet. — *De Salardu à Tahull par le port de Ribereta.*  
— On se sépare ce matin. MM. Schrader et Chesneau mettent le cap sur Esterri et nous sur Tahull. Rendez-vous est pris pour nous retrouver dans quatre jours à Capdella. Notre guide, un nommé, Joan N..., nous fait passer par la vallée de Colomés, au lieu de nous faire prendre celle du val Artias, qui monte au port de Caldas. Ce versant est plus abrupt ; son mulet, porteur de nos bagages et sur lequel nous montons parfois, aura, dit-il, toutes les peines du monde à atteindre le port de Ribereta, qu'on ne passe guère qu'à pied. Quant à la descente... mais n'anticipons pas. Je m'explique cette modification d'itinéraire en arrivant aux bains de Trédos — où nous déjeunons — car j'apprends que En Joan en est le propriétaire et avait l'orgueil de nous montrer son établissement. Les deux routes sont aussi pittoresques l'une que l'autre, le pauvre mulet, qui

n'en peut mais, souffrira seul de ce changement. Joan du reste ne s'est pas plaint une seule fois, il a montré une humeur toujours égale, et je le recommande d'autant plus volontiers qu'il parle assez bien français.

Rien à dire de cette bicoque dont la source est sulfureuse. Avant de la quitter pour donner idée à M. Victor Huot, de la *jota*, je danse quelques instants avec une jeune et blonde aranaise, mais de guitare, point, comme musique, le chant chevrotant de deux vieilles édentées, vrais types de Goya.

Les sapins cessent au moment où nous atteignons la région lacustre. Que de lacs dans toute cette contrée ! Ce n'est pas par milliers qu'il faut les compter, comme le disait à M. Schrader M. X..., opticien de Toulouse, mais seulement par centaines, ce qui est déjà bien raisonnable.

Le temps est d'une pureté admirable, les superbes massifs de la Maladetta, du Beciberri, des Comolos Altes, Pales et de Colomes, se détachent en blanc sur le ciel, et arrachent un cri de surprise enthousiaste à M. Huot, quand en arrivant au *port de Riberata* (2510 mèt.) ils se présentent à notre vue.

Mon compagnon n'admira pas autant — ni moi non plus du reste — les rochers granitiques au milieu desquels nous descendrons pendant des heures, pour arriver à des lacs dont les eaux vont à la Méditerranée, car nous venons de franchir la ligne de partage. Notre guide ne sait où passer, nous avançons, reculons, remontons pour redescendre, au prix de mille fatigues. Sur les bords du premier lac (2265 mèt.) un peu de repos nous donne des forces, nous vidons l'outre de vin en consommant le reste de nos maigres provisions. Hélas ! nos tribulations ne sont pas finies : je me demande encore comment nous sommes arrivés aux bains de Caldas-de-Bohi, car Joan avoua le soir n'avoir fait le trajet qu'une fois dans sa vie, aussi ne sut-il jamais trouver de sentiers, et fit-il inutilement traverser plusieurs

fois le torrent. Les eaux étaient fortes, il fallait donc, à tour de rôle, monter sur le mulet qui faisait la navette entre les rives au risque de nous laisser choir.

Je n'ai jamais vu animal à pied plus solide, cent fois il aurait dû tomber au milieu du chaos de granit par lequel nous étions descendus.

Les bains de Caldassont dans une belle position, mais il se fait tard quand nous y passons, et je n'y jette qu'un coup d'œil distrait : Le chemin est bon jusqu'à Bohi (1,310 mètr.); je ne veux pas m'arrêter dans ce village, malgré la nuit, je tiens à monter au hameau de Tahull, distant seulement d'une heure, car il est plus près de la région que nous désirons visiter. Je compte y trouver un nommé Jacques Mayou, qui a accompagné M. Lequeutre, il y a huit ans, et même M. Schrader; il demeurerait près de l'église, m'avaient dit mes collègues.

M. Huot, sur mes instances, est monté sur la mule de Joan, car il était encore plus fatigué que moi. Nous rencontrons des paysans revenant des champs, l'un avait un âne, je lui demande d'y monter, il refuse net, et enfourche prestement sa bête. Ceux qui ignorent ce qu'est un chemin espagnol près d'un village, apprendront que le sentier est garni d'une couche de gros cailloux roulants ou pointus. Jugez combien, à la lueur incertaine de la lune, je devais trébucher, surtout à la fin d'une journée de fatigue ! Cependant, une demi-heure après, un vieux catalan a pitié de moi, et m'offre de monter sur son âne, j'accepte avec reconnaissance, puis nous nous mettons à causer. Je lui parle de Mayou, j'apprends alors, non sans étonnement, que jamais il n'a existé de Mayou à Tahull.

Cela me parut si étrange que je demandai plus tard à Capdella l'explication de ce mystère à la casa Gaspa, où M. Lequeutre avait logé. On me donna le nom de son guide — malheureusement inscrit sur mon livre perdu — et dans ce nom, il n'y a ni du Jacques, ni du Mayou. Cette erreur

est d'autant plus regrettable que l'homme en question est un parfait et complaisant montagnard, connaissant bien son pays, *rara avis* pour cette contrée reculée. On doit donc — M. Lequentre ne m'en voudra pas d'insister là-dessus — quand on vient comme nous dans un pays inexploré, se faire donner les noms le plus exactement possible, ou mieux, se les faire écrire. C'est un vrai service à rendre aux touristes, on ne saurait croire combien les paysans sont mieux disposés en votre faveur, si vous leur parlez de la casa d'un village où tel de vos amis a logé, ou bien du montagnard qui l'accompagnait.

N'ayant donc pas eu connaissance de Mayou, on nous adresse à Tahull (1560 mètr.) à la casa Domencho. Nous allons passer trois nuits dans cette maison. En y entrant M. Huot est absolument désillusionné à la vue d'un intérieur pyrénéen espagnol, et pourtant s'il est de meilleures maisons, il en est aussi de pires. La patronne, Ramona Pifarre, qui parle un peu castillan, fut très serviable, et son gendre, Sebastia, est un brave garçon ; quant au patron c'est un triste bonhomme, j'appris à Capdella qu'il sortait de prison, la peine était bien méritée, car, à la tête d'une bande de mauvais sujets de son espèce, il avait rossé le receveur des impôts.

22 et 23 Juillet. — *Puigs del Pinar et de Ginebrell*. M. Schrader m'avait parlé d'une cime, le Corrunco-de-Durro, qui devait se trouver aux environs de Tahull et où nous ferions peut-être une bonne station. J'appris que c'était un sommet de la chaîne qui descend du Serbi sur le Noguera-de-Tor. Je préférerai me rendre sur un point intermédiaire, d'où nous aurions une vue meilleure sur les vallons de Tahull et de Durro, car le Corrunco ne nous aurait rien donné de plus, sinon la vue sur les hauteurs qui le séparent du Sant Gervas ; or je les avais traversées en juin.

Nous nous levâmes tard, ayant mal dormi. La vermine nous avait empêché de goûter un repos bien gagné. Nous allâmes,

en deux heures à peu près, sur une hauteur, le *Tossal del Pinar de Bach* (2104<sup>m</sup>) qui fait face à Tahull au sud. M. Huot y constata avec désespoir qu'il ne pouvait se servir d'un ancien orographe, que M. Schrader lui avait confié ; il fut réduit à faire de l'alidade et d'excellents dessins pendant que je prenais des visées d'éclimètre. Je vis parfaitement les deux sommets qui seront le but de nos efforts les jours suivants.

A 6 heures, nous rentrions à Tahull. Le village est assez important ; jadis il l'était davantage, on y comptait 500 feux et trois églises. Deux seulement restent encore debout, la troisième, la chapelle de Sant Marti, est englobée, m'a-t-on dit, dans la mairie. L'église de Sant Climent, dans la partie basse du bourg, a conservé son clocher roman d'une grande élévation. L'église paroissiale, Santa Maria, est dans la partie haute ; son abside romane est une œuvre de mérite.

Le lendemain, 23 juillet, jour d'ennuis. D'abord nous ne fermons pas l'œil de la nuit, puis, si nous nous levons à 4 h. 1/2, nous ne partons que vers 7 h. Un mulet doit porter nos instruments, il s'était échappé pendant la nuit et, au lieu de m'écouter et d'en prendre un autre chez le voisin — ce que l'on fut obligé de faire ensuite — voilà Anton Carrera, le patron de notre maison et son gendre partis dans la montagne à sa recherche. Rien d'étonnant pour qui connaît le caractère catalan. Nous remontons le vallon de Mulleres, sauvage et inculte ; je n'insiste pas là-dessus, son torrent roule les eaux des dernières neiges du versant occidental du Llabata et une partie de celles du pic de Serbi. Au lieu d'arriver jusqu'au fond de la vallée, Anton nous fait tourner à gauche, aux deux tiers de la route, et nous nous élevons dans des éboulis schisteux et fort mauvais. Bientôt il faut laisser le mulet ; nous déjeunons alors près d'une source très froide. Je suis au pied de la crête du Llabata, je le sais, mais dire où se trouve au juste le pic de Ginebrell, que nous voulons atteindre, me serait difficile. J'indique à Anton un sommet vers la droite, il part à gauche sans



écouter mes cris de rappel. Nous nous lançons vers notre cime et atteignons la crête par une cheminée schisteuse assez mauvaise; je crains un moment que M. Huot ne puisse m'y suivre, il n'en fut rien.

Arrivés sur la crête, pour laisser à Anton le temps de nous rejoindre, je cherche à me reconnaître. Ce n'est pas difficile; j'ai à mes pieds le cirque de Llabata, en face, mon vieil ami le pic de Llena, à gauche, Tartarroys, et, à droite, le Ginebrell. Je montre au guide la route à suivre, il me répond par un refus d'aller plus loin et s'assoit. Je prends alors les instruments et les charge sur mes épaules, espérant piquer son amour-propre par ce mouvement. Il n'en fut rien; il se contente de nous regarder d'un air hébété, se retourne et s'endort. Je pars outré d'un tel procédé, c'est la première fois que pareille chose m'arrive depuis dix ans que je parcours les Pyrénées.

La cime de *Ginebrell* (2759 mèt.) n'était ni éloignée ni difficile. Combien je regrette, en arrivant, le temps perdu le matin! Les nuages s'amoncellent, l'orage menace et notre travail s'en ressent; néanmoins je prends de bonnes photographies. Au premier coup de tonnerre nous resserrons promptement nos instruments et nous rejoignons maître Carrera. Sans mot dire, il se charge des paquets, et nous allons reprendre le mulet; puis, plus rapidement encore, nous redescendons vers le village. Alors éclate un des orages les plus épouvantables que j'aie jamais essuyés; sans cesser, pendant 2 h., la grêle tombe drue et serrée; nous, nous marchons, marchons toujours, sans dire mot, aveuglés par les éclairs, étourdis, recevant des grêlons glacés — ils nous firent des bleus — parfois gros comme des œufs de pigeon; nos vêtements sont transpercés. Nous supportons tout avec un stoïcisme digne des anciens.

N'ayant pour vêtements de rechange que les plus indispensables, pour nous sécher à la cuisine de Carrera, nous devons adopter un costume qui ne scandalise nullement les

habitants de la maison. On en voit bien d'autres par là-bas. M. Huot est absolument démoralisé ce soir, et j'ai un peu de peine à lui remonter le moral; il a un véritable accès de *mal du pays*. Seule, la pensée de retrouver demain MM. Schrader et Chesneau le soutient.

## VI. — Haut-Pallars.

La *Haute-Ribagorze* est la portion la plus septentrionale de l'ancien comté de Ribagorze qui s'étendait à peu près de l'Esera jusqu'à la ligne de faite qui sépare les bassins des deux Nogueras; il faisait partie du royaume d'Aragon. Au contraire celui de Pallars, son voisin, dépendait des comtés de Barcelone; de là le nom de *Pallaresa* donné au principal cours d'eau (le Noguera oriental) qui le traverse. On doit donc entendre par *Haut-Pallars* la partie la plus septentrionale de cette région, ou les vallées de la grande montagne, dont les eaux se joignent au Noguera-Pallaresa, en amont de Sort. Le bassin, long mais étroit, du rio Flamisell, qui descend jusqu'à la Pobla-de-Segur, ne ferait rigoureusement pas partie du Haut-Pallars. J'en ai exploré une portion pendant deux jours. Le rio Tollon, qui passe à Manyanet, appartient à ce bassin.

24 Juillet. — *Ascension du grand pic del Peso*. — Sebastia, gendre d'Anton, en apprenant la honteuse conduite de son beau-père à notre égard, se propose pour nous accompagner. Nous acceptons volontiers, et il se montra bon et brave montagnard pendant notre première ascension au grand pic del Peso ou Castell de Rús, qui ne fut pas sans dangers.

Mais le récit de cette ascension ayant paru dans l'Annuaire du Club, je me borne à dire qu'elle fut pénible, périlleuse même, mais des plus intéressantes, malgré les nuages qui nous y gênèrent, et l'orage qui nous a accueillis au col de Rus (2611 mètr.) Le grand pic *del Peso* (2893 mètr.) est le point

culminant de la région. Il est situé au nord et non loin du chemin qui conduit de Tahull à Capdella.

La descente sur ce village s'effectua rapidement, tant il nous tardait de retrouver nos collègues. Nous comptions sans l'imprévu de la montagne. En arrivant en effet à Capdella (1463 mèt.), à la maison Gaspa, nous apprenons qu'un exprès est venu dans la journée nous apporter une lettre d'Espot, village où M. Schrader devait coucher hier, mais comme nous n'étions pas encore arrivés, les gens de la maison refusèrent de recevoir la lettre, et l'homme était parti la remportant ! Qu'on juge de notre contrariété ! Au désappointement de ne pas trouver nos amis se joint une grande perplexité : où et quand M. Schrader nous donnait-il rendez-vous ?

Pendant le souper nous avisions aux mesures à prendre, quand soudain l'exprès d'Espot fait irruption dans la salle. Par un hasard providentiel, il avait rencontré Schrader dans la montagne, qui, stupéfait de le voir revenir avec la missive, nous l'avait vite réexpédié. Il nous expliquait dans sa lettre le motif de son retard, et nous priait de le rejoindre le surlendemain à Esterri. Cet homme nous dit en outre que nos amis seront demain au Tossal du Monseny, signal de 1<sup>er</sup> ordre des ingénieurs espagnols (2881 mèt.), qui domine Capdella à l'est de près de 1500 mèt., qu'il doit les y rejoindre et leur porter du vin et des provisions. Je remets alors une lettre à ce catalan, lui fais donner des vivres, par le patron Andreu Mentuy, et lui paye une journée de marche. Or nous apprimes plus tard que ce fripon n'était point grimpé au Monseny — du reste Schrader ne le lui avait point demandé — qu'il avait gardé les provisions et réclaté de l'argent comme si nous ne l'eussions pas rétribué.

Nos tribulations terminées, mieux que nous ne l'espérions, nous allons prendre un peu de repos dont nous avons grand besoin.

25 juillet. — *Le tossal dels Mortes* — Nous irons coucher à Rialp, après nous être arrêtés sur une montagne à laquelle

je rêvais d'aller depuis longtemps, et qui forme au sud le dernier massif de près de 2500 mètres, séparant le Pallaresa du Flamiselle. Je donne peu de détails sur Capdella et la montée au Coll-de-Triedo (2,150 mètr.) renvoyant le lecteur à l'intéressante description de M. Lequeutre. (1) Du col on se rend facilement sur la sierra des Mortes, par une prairie à pentes douces qui ne se relèvent brusquement qu'au moment d'atteindre le *tossal dels Mortes* (2452 mètr.) (2). Je vois bien, au sud, et assez proche, une pointe plus élevée de quelques mètres, le tossalet de la serra de Monros, mais la crainte de l'orage, qui se forme vers l'Aran, et une vue suffisante sur la gorge de Capdella et sur le versant oriental des monts du Llabata (Filia et sierra de Castelnou-de-Abellanós) m'engagent à ne pas pousser plus avant.

Bien nous prend d'être restés sur le tosal dels Mortes, car nous avons juste le temps d'achever notre travail avant l'orage. M. Huot en rapporte un excellent dessin panoramique et des visées d'alidade ; moi, un cercle de 37 visées et des photographies qui, à l'exception d'une, se brisèrent malheureusement dans le voyage. Pendant notre déjeuner un coup de fusil, semblant assez rapproché, se fait entendre. Ce n'était cependant qu'un coup de revolver, tiré à plus de 8 kil. ! par M. Chesneau, qui venait de nous apercevoir à l'aide d'une lorgnette, comme il quittait le Monseny.

Notre station est un bon observatoire pour compléter les données que nous possédons sur toute cette belle sierra de Llabata dont on ignorait presque l'existence deux mois

---

(1) V. Annuaire de 1877, p. 66 et 73.

(2) Notre savant collègue de Barcelone, D. Ramon Arabia y Solanas m'a fait observer, avec justesse, que ce nom n'était pas catalan ; je ne sais au juste comment orthographier le nom de cet important massif : on a dit à M. Lequeutre *Tosa de los Mortes*, à moi, *Tossal dels Mortes*. Andreu Mentuy, qui me l'a écrit ainsi, ne sait quelle explication donner à ce mot. — Depuis que je suis entré, par mon récit, en Catalogne, j'ai autant que possible adopté l'orthographe et la prononciation catalanes. Pour cela encore les bonnes indications de M. Arabia m'ont été très utiles.

auparavant. Puis on aperçoit tout le haut Pallas oriental, encore plein de mystères, de même que les monts Orri (appelé aussi Orradé) (2420 mètr.) et Bou-Mort (2074 mètr.) que j'avais gravi en 1879 et 1880. L'œil embrasse le versant sud des Pyrénées, du Tendeñera et du Cancias jusqu'au Campeardos et au puig d'Alp. !

Auprès du col de Tiedo, au retour, je me désaltère trop longuement à la fontaine de Trio ; je dus aussi, en pénitence, souper d'une infusion de camomille, panacée universelle des montagnards espagnols. Les habitants de Llesuy (1455 mètr.) aiment sans doute à fréquenter le cabaret. M. Lequeutre y en avait trouvé un grand nombre attablés, et nous-mêmes, en passant devant, nous sommes surpris du nombre de gens qui se tiennent à la porte. Ces catalans se montrent très bienveillants et ils se moquent d'un malappris qui m'appelaient *gabacho* (1) sans mauvaise intention du reste, et que j'avais remis à sa place. L'un d'eux nous donne même des nouvelles de MM. Schrader et Chesneau qu'il avait rencontrés la veille, au moment où ils allaient coucher dans une cabane, près de l'arroyo de Gargalla.

Sans la conversation, la descente à Rialp nous aurait bien plus fatigués ; ce vallon va se rétrécissant toujours, et est encore d'une verdeur inaccoutumée pour la saison, tant les eaux sont abondantes. Enfin, nous atteignons, à la nuit, le gros bourg de Rialp (736 mètr.) bâti entre des falaises

---

(1) Il y aurait une étude à faire sur cette expression de mépris dont les Espagnols qualifiaient les Français plus souvent autrefois que maintenant, et, chose curieuse, les paysans gascons du nord de la Guyenne appellent *gabais*, *gabaches*, ou habitants de la *Gabacherie*, les paysans voisins qui parlent un patois de langue d'oïl, dans le pays dont Contràs occuperait à peu près le centre, en ajoutant à ce terme de mépris des surnoms suivant le village. (Voir l'étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl, par MM. de Tourtoulon et Bringuier, p. 25 et suiv.)

étroites où coule le rio Noguera-Pallaresa. En souvenir de l'excellent accueil que j'y avais reçu en 1880, je vais frapper à la casa Tartero.

Le patron, un jovial boucher, est malheureusement absent, aussi nous n'y sommes qu'assez médiocrement traités.. M. Huot est heureux, à souper, de trouver enfin à qui parler en castillan ; il avait été bien surpris de venir en Espagne et de n'avoir pu encore placer un seul mot d'espagnol. La seule chambre à donner étant occupée, il fallut nous contenter d'un matelas sur une table, dans une sorte de passage.

26 et 27 juillet. — *De Rialp à Esterri.* — Deux journées nulles comme travail topographique : nous nous levâmes tard les deux jours. Après déjeuner, à Rialp, nous sommes allés à la grand'messe, où ni costumes ni musique n'ont frappé nos regards et charmé nos oreilles ; puis nous avons pris le poudreux chemin muletier, très suivi, qui conduit à Esterri, à Viella et au port de Salau. Prochainement, il pourrait bien se changer en une ligne ferrée. La route est sans intérêt ; elle côtoie le torrent partout encaissé entre de hautes montagnes. On rencontre quelques *hostals* (auberges) plus ou moins bien approvisionnés : Ulleri (770<sup>m</sup>) Riei, Aydi, Carragol et le pittoresque village de Llaborsi (825<sup>m</sup>). Que je regrettais de ne plus avoir de plaques de photographie, j'aurais été si content, en y passant, de *tirer le portrait* (c'est ainsi que disent les espagnols, comme nos paysans : *sacar el retrato*) de ce *poble* à maisons étagées, ornées de galeries de bois.

Nous fîmes un second repas à Escaló (870 mèt.), autre village où l'on doit remarquer les vieilles torsades en fer forgé des balcons des maisons qui entourent la place. Nous y devisâmes gaiement avec le maître du *café*, car on décore de ce nom pompeux l'auberge ou cabaret où nous nous étions arrêtés.

Peu après, dans la grande salle de la *posada del Sol* (maison



Badia), bon petit hôtel tenu par En Bonaventura Casimirro, à Esterri-de-Aneu (971 mèr.), nous retrouvions nos compagnons et nous nous racontions mutuellement les péripéties de notre voyage. M. Schrader, au début, avait passé deux jours à Esterri, employant une journée à explorer la serra de Campirmé (2211 mèr.) Le lendemain, jour de notre ascension au pic de Ginebrell, il s'était rendu à Espot; le jour suivant, M. Chesneau et lui, avaient été coucher au pied du Monseny en explorant la contrée et en dressant leurs instruments sur le sommet de Seravillo (2411 mèr.), puis ils étaient rentrés le lendemain à Espot d'où ils venaient d'arriver. Nous sommes tous contents de nos promenades alpestres et espérons un beau résultat de notre travail.

Si les prix sont élevés à l'Hôtel du Soleil, beaucoup d'obligeance de la part du patron et une excellente chère font passer sur cet inconvénient. Le souper fut gai et nous causâmes de choses intéressantes avec deux commensaux de l'hôtel, le capitaine des carabiniers D. José Melendez Mora, et le vérificateur des douanes D. Augustino Ayet y Carrobé. Nouveaux arrivants dans le pays, ils semblaient cependant en avoir assez.

A la fin du repas, je fus appelé dans un coin de la salle par un monsieur à lunettes qui, avec toutes les formes de la plus *castillane* urbanité, me demanda officiellement dans quel but nous parcourions le pays. Il se retira satisfait de mes explications, en me promettant que nul ne nous inquiéterait. J'appris alors que c'était un officier supérieur chargé de la police de la frontière, et que des craintes de mouvements insurrectionnels nécessitaient depuis cette année une vigilance extrême.

Le lendemain 27 au matin nous ne fîmes qu'une simple promenade sur la route de Valencia, avec courte station sur les vestiges d'une ruine (1100 mèr.) auprès de l'ermita de Sant Cosme et Sant Damia. J'y vis avec plaisir fonctionner l'orographe de Schrader, et constatai *de visu* quels services

merveilleux cet instrument est appelé à rendre à la topographie. Au retour Schrader trouva les lettres qu'il espérait recevoir ; leur attente nous avait fait perdre la journée, leur lecture l'obligea à rentrer en France dès le lendemain avec les deux jeunes gens. Quant à moi, je resterai trois jours de plus afin d'aller voir la contrée, si peu connue, qui sépare le rio Pallaresa de l'Andorre.

La fin du jour est employée à parcourir l'unique mais curieuse rue d'Esterri aux maisons peintes et aux balcons sculptés, puis à faire ses préparatifs de départ.

28 Juillet. — *de Esterri à Tabescan.* — Il ne fait pas encore jour quand nous nous séparons. Mes amis prennent le chemin du port de Salau, et moi celui de Tabescan après de chaleureuses poignées de main et ces mots : « A l'année prochaine ! » échangés avec M. Huot. Je me sens alors bien seul et tout triste du départ de si charmants compagnons de voyage. Le guide qui m'a été donné a une bonne figure ; il a aussi un excellent mulet qui, outre mes effets, a l'honneur de me porter, quand, en montant, le chemin n'est pas trop mauvais.

Nous laissons le village de Burgó (1300 mètr. à notre droite et, par un vallon étroit, triste et monotone, nous montons au col de Campirne (1810 mètr.). Dans la direction de Lleret, un peu au nord, je montre à mon homme une serra longue et sans caractère, mais où j'espère trouver un point convenable pour faire une station, aussi nous y dirigeons-nous, en nous allongeant pour passer auprès des *bordas* (maisons des champs) de Perafita, ou Nofonts. Puis nous montons par un sentier escarpé ; le mulet a toutes les peines du monde à suivre, je dis alors au catalan d'aller au col et de me rejoindre par la crête, et je monte tout droit ne perdant pas l'espagnol du regard. Je le vois arriver à la crête et tourner dans ma direction. Je le hèle, il me répond, et le voyant dans la bonne voie je continue à monter. Plus je marchais, plus je voyais au nord une sommité plus élevée que celle où

j'arrivais; je me décide alors à m'arrêter sur un des monticules de la Serra Plana (2110 mèt.) et je m'assieds mon carnet à la main attendant mon guide.

Je me mets à dessiner, le temps passe, j'attends toujours mon bonhomme : au bout d'une demi-heure, ne le voyant pas arriver, je commence à m'inquiéter, je me lève, l'appelle ... comme sœur Anne, je ne vois rien... qu'un troupeau de vaches à la mine peu rassurante qui se rapproche de moi... Je reviens alors sur mes pas, appelant... rien! j'espère le trouver au col (col de Llueba, 2025 mèt.) où je descend<sup>s</sup> en courant... mais non, il n'y est point! j'interroge un vieux pasteur qui me répond l'avoir vu monter par où je suis descendu. L'inquiétude augmente, mon estomac est vide et je meurs de soif. Le berger a pitié de moi et trait, dans ma tasse de cuir, à une chèvre dont je tiens les pattes, quelques gouttes de lait qu'il m'offre gracieusement.

Je reste bien là une grande heure absolument désespéré, me sentant isolé et à la merci des bergers. Tout à coup, j'aperçois à 100<sup>m</sup> de moi, au bord d'une source, le catalan; je cours à lui, et le trouve également désolé de m'avoir égaré. Il avait cependant suivi la crête et passé auprès du troupeau de vaches qui m'avait effrayé. Je suis encore à m'expliquer comment nous ne nous sommes pas rencontrés.

Inutile de songer à travailler aujourd'hui, l'orage journalier monte, je m'aperçois alors, hélas! que j'ai laissé sur le sommet mon carnet de voyage où sont aussi consignées mes observations barométriques. J'envoie deux petits bergers à sa recherche, leur promettant un bon pourboire, puis mon brave guide y va lui-même. J'essaie pendant ce temps de manger un peu, mais mon estomac, bouleversé par ces contrariétés, refuse de garder toute nourriture. Heureusement je puis un peu m'assoupir. Au bout d'une heure, les chercheurs reviennent sans avoir retrouvé le carnet.

Au village de Lleret (casa Blasi 1480 mètr.) où je me repose quelques instants pour laisser passer une première tourmente orageuse, je reparle de l'agenda, et, après avoir indiqué le mieux possible où j'étais passé, j'ai même la naïveté de donner une pièce comme encouragement à le retrouver ; je laisse mon adresse, mais je n'ai rien reçu. Les cotes d'altitude, du 20 au 27 juillet, proviennent donc des observations de M. Huot.

Il faut s'arrêter encore au village de Llasdorre (1000 mètr.) ; pour laisser passer une nouvelle averse, queue de l'orage. Une heure seulement nous sépare de Tabescan. Le chemin de ce dernier village, ouvert dans la roche vive pendant plusieurs kilomètres, est un des plus périlleux que j'aie suivis, parfois il est resserré entre le roc taillé à pic et le précipice, au fond duquel, à 500 mètr., gronde le torrent. Il a à peine 60 centimètres de large, et pas de parapet. Il est inexplicable qu'il n'arrive pas plus souvent d'accidents sur ces chemins parcourus par des bêtes portant de lourdes charges, et où l'homme, qui ne peut marcher de front avec elles, ne passe pas lui-même sans danger. En y cheminant, j'ai encore la malechance de perdre ma boussole.

Une lettre de recommandation de M. Casimiro m'ouvre, à Tabescan, la demeure de l'*estanquero* (1), En Joseph Sarrado. J'y trouve beaucoup d'obligeance et beaucoup de punaises, — il y en avait aussi à Esterri. — Un œuf à la coque, la tasse de camomille obligatoire, voilà mon souper, et je me couche brisé. Mon aventure est pour beaucoup dans ma fatigue.

29 et 30 Juillet — *Serra de Tudela et retour en France par le port d'Ustou.* — Au sommet de la serra de Tudela, au *cap de Tudela* (2315 mètr.), où j'arrivais à 11 heures, le 29 Juillet,

---

(1) On appelle *estanco*, dans les petits villages, le magasin qui est non-seulement débit de tabac, mais où l'on vend aussi quelques comestibles, huile, vin, sel, fil, espadrilles, etc... *estanquero* est le nom de celui qui tient la boutique.

j'eus une consolation à mes infortunes; j'y fis, en effet, un travail fructueux et de nombreuses photographies, pour racheter le peu de travail des trois jours précédents. Je me trouvais au centre d'une région que seuls, je crois, MM. Lequeutre et Gourdon ont traversée, mais qui, jusqu'à présent, est presque inconnue, sauf quelques renseignements accompagnés de bonnes photographies données par ce dernier.

Au nord se présente d'abord la frontière, depuis le Montroutge, les montagnes de Certescan, jusqu'au majestueux massif d'Estats (3141 mètr.), dont le versant occidental se nomme Sulló. Une foule de crêtes, de serras se détachent de la chaîne; le Costablaba est le plus haut sommet qui unit les monts Routges à la sierra de Campirme, il est bien près de la frontière, et c'est cependant au sud le dernier sommet au-dessus de 2500 mètr. La pyramide pointue de Cauvo domine Tabescan. De ma station jusqu'au pic d'Estats (car la serra de Tudela en descend, elle est entre les Nogueras de Cardos et du val Farrera ou Formanica) la crête monte insensiblement par la serra de Plaus et le pic de Broate; mais, près du cirque de Sulló, il s'en détache une quantité de pointes indéterminées qui donnent un grand caractère à cette région sauvage. En face, à l'est, se dresse une masse énorme, le Monteix (2908 mètr.) qui cache la Coma-Pedrosa.

Je m'attendais à voir le village d'Arreo au nord-ouest de cette montagne, comme on l'y supposait, je l'aperçois au contraire à mes pieds, un peu au sud-ouest. L'œil découvre une foule de cimes en Andorre, et, ce qui est très intéressant, le double chaînon du Saloria (2792 mètr.) qui s'élève au sud-est, puis au sud un grand nombre de serras s'étageant entre moi et le tossal de Orradé et qui vont enfin prendre position sur la carte. A l'ouest, toutes les montagnes d'Espot sont visibles malgré la teinte ardoisée que leur donne l'orage. Autour de la serra de Tudela qui, à son extrémité méridionale, fait un coude au sud-ouest et

prend le nom de Pla-de-Negua,) s'alignent les chainons séparant les vallées des différents Nogueras, vallée de Farrera, vallée du Noguera Cardos qui naît dans les montagnes de Tabescan, vallée de... qui descend de Estahon entre la sierra de Escaló et celle de Serra Mitjana, terminée au sud par un pic pointu, le Tabaco, aussi original de forme que de nom. Impossible de trouver un meilleur observatoire pour examiner le Haut Pallas oriental.

De Llasdorre, où j'avais dû rétrograder le matin, j'avais fait l'ascension du cap de Tudela par le vallon de Boldis au fond duquel s'ouvre le col de la serrade Conqués (2265 mètr.) et où nous primes à notre droite. Au retour, nous descendîmes au coll de Tudela (2200 mètr.) qui est au sud, tout à côté du cap, et fait communiquer Arreo avec la vallée d'Esterri-de-Cardos. Nous reprîmes ensuite le vallon de Boldis; j'avais quitté la cime aux premiers roulements du tonnerre, ce qui ne nous a pas empêché d'essuyer deux averses, l'une à mi-chemin et l'autre à Llasdorre, mais, pour celle-ci, je m'abritai dans la même maison que la veille, chez Joseph Tomas. Je revins coucher à Tabescan, sans pouvoir m'habituer au périlleux chemin qui unit les deux villages. Mon guide se nommait Francisco Ramon, de la casa Andorra.

Le lendemain, à 3 h. 30', je suis debout et sors de Tabescan (1096 mètr.) à la lueur incertaine de la lune, guidé par un français venu aider les catalans dans leurs travaux des champs; je l'avais rencontré l'avant-veille, il s'était proposé pour m'accompagner afin d'avoir l'occasion de venir voir sa famille à Ustou. Nous suivons le sentier qui mène au port d'Ustou. La gorge étroite dans laquelle est bâti Tabescan, au confluent des deux torrents qui viennent des bordas de Noarre et de Idal, s'élargit tout à coup; une petite vallée, bien cultivée, lui succède. Nous laissons bientôt derrière nous les cabanes de Posi (1215 mètr.), la Cabanasse ou Lazaret (1265<sup>m</sup>) et les bordas de Agraus (1300 mètr.); puis, nous nous



engageons un peu dans le vallon du lac de Flamisella pour atteindre les bordas de Noarre (1550 mètr.), très habitées dans cette saison. Là, repos pendant une heure et second déjeuner.

Les pentes sont douces et le chemin, estassez bon jusqu'à l'Estany del Port (1960 mètr.) qui reçoit les eaux du grand lac de Maryola, mais les verts pâturages ont disparu, on ne voit plus que de tristes rochers gris. Le *port d'Ustou* ou de *Martrat* (2138 mètr.) se montre droit au nord, une demi-heure depuis le lac nous suffit pour l'atteindre. Pendant que je jette un dernier regard sur les sauvages contrées du Haut-Pallars, et que j'en prends un dernier croquis, et au moment où nous achevons nos provisions, arrivent deux Espagnols, pêcheurs de truites, qui vont vendre leurs poissons à Aulus. La conversation s'engage; ils nous aident à finir un pâté et une boîte de sardines généreusement octroyés par Schrader, et nous quittons ensemble le port (1); mais bientôt nous nous séparons, eux descendent à pic par de mauvais rochers où mon Ariégeois refuse de s'engager à cause de la charge qu'il porte.

L'espèce de sentier qu'il me fait prendre est affreux, vrai casse-cou, bon, tout au plus, pour les chèvres. L'*estanquero* de Tabescan avait bien raison de me dire que le versant français était impraticable aux bêtes de somme. Ce n'est pas un vallon qui, au port d'Ustou, s'ouvre sur la France, c'est une gorge extrêmement étroite, très en pente, où les rochers semblent vouloir se rejoindre; c'est la première de ce genre que je rencontre. Le guide marche si vite que je n'ai pas le temps de regarder ce pittoresque étranglement, c'est à mes pieds qu'il faut regarder pour éviter les faux-pas.

Arrivé au pla de Fonta (cabane des bergers, 1575 mètr.), je désirerais m'y reposer un instant, mon homme s'y oppose; il pressent l'orage. En effet, quelques heures après, la

---

(1) De Tabescan au port d'Ustou, 4 h. 30'; du port à Saint-Lizier d'Ustou, 2 h. 45', arrêts non compris.

tourmente éclatait avec furie. Décidément il était écrit que pas un jour de mon excursion ne se passerait sans orage, mais, cette fois-ci, j'étais en voiture, et près de Saint-Girons.

Après le pla de Fonta le chemin devient plus praticable. Néanmoins, la descente est longue et pénible : mon Ariégeois me fait cependant prendre des raccourcis où se présentent quelques mauvais pas. Nous débouchons enfin dans la vallée d'Ustou, où les champs dorés des céréales s'étagent gracieusement sur le flanc des montagnes qu'ils couvrent presque jusqu'au sommet. Non loin de St-Lizier d'Ustou, nous croisons nos deux pêcheurs catalans, qui nous avaient devancés ; ils rebroussement chemin, effarés, et nous disent qu'une femme les a prévenus que l'accès des villages français était interdit depuis deux jours à tout voyageur venant d'Espagne. Cette mesure sanitaire toute nouvelle me contrarie vivement. La perspective de séjourner quelques jours dans un Lazaret n'a rien d'engageant, je l'avoue, car il me tarde de revoir ma famille.

Je continue mon chemin très préoccupé. En approchant d'une des premières maisons de St-Lizier, deux douaniers nous happent au passage (l'expression n'est pas exagérée). Il ressort de nos mutuelles explications que la mesure précitée ne s'applique qu'aux Espagnols. Des Français, revenant comme nous d'Espagne — et pouvant aussi bien qu'eux apporter le choléra — ne sont pas compris dans la prescription. On exige seulement une déclaration au maire de ma part, et une visite médicale pour mon guide, parce qu'il est du village. Quant aux deux pêcheurs catalans, ils n'ont qu'à se dépêcher de repasser la frontière et de rapporter à Tabescan leurs truites. Mauvaise journée pour eux ! Je dois ajouter que nulle part ailleurs le long des Pyrénées, pareille mesure n'a été appliquée ; tout l'été les Espagnols ont traversé la frontière sur plusieurs points. Les douaniers d'Ustou ont sans nul doute mal interprété les instructions reçues.

Deux heures et demie plus tard, je prenais le train à Saint-Girons, assez content de mon voyage et plus content encore de revoir mon clocher.

De mes deux tournées d'exploration j'ai rapporté cette année : 2,472 visées de triangulation ; 407 observations barométriques ; le lever d'itinéraire à la boussole de près de 500 kilomètres, et 97 clichés photographiques.

Voici pour ceux qui auront à parcourir le versant espagnol des Pyrénées un aperçu des prix à payer : un guide local seul (nourriture non comprise) 2 fr. 50 c. à 3 fr. par jour. Un homme et un mulet (nourriture des deux non comprise) 5 fr. 50 c. à 7 fr. par jour : un homme et deux mulets ne coûtent que 10 fr. environ. La nourriture d'un mulet ne doit jamais atteindre 3 fr. par jour ; la dépense totale du touriste, comme celle des hommes qui l'accompagnent, varie de 3 fr. 50 c. à 5 fr. par jour et par personne. Mais pour payer ces prix, il faut discuter un peu et pouvoir parler quelques mots de l'idiome local.

Comte de SAINT-SAUD,

membre du Club Alpin Français (*section du Sud-Ouest*)  
et de la Société Catalane d'Excursions.

